

Lettre de New York

Quand les "voix du monde" crient autour d'une chaise vide

Article paru dans l'édition du 09.05.08

Un 1er mai, le matin. Une pléiade d'écrivains est rassemblée dans la « Penthouse Suite » d'un petit hôtel du centre-ville. Salman Rushdie, Ian McEwan, Rick Moody, Edward Albee et Ma Jian se sont réunis dans le cadre du festival PEN World Voices pour dénoncer l'incarcération de trente-neuf écrivains et journalistes chinois. « Nous vivons dans une fiction optimiste, lance Salman Rushdie, une fiction selon laquelle la liberté verra, tôt ou tard, le jour. Hélas, la censure métamorphose la réalité et, en fin de compte, c'est la vérité qui apparaît suspecte. » Trois mois avant la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques, les écrivains réunis s'apprêtent à porter une pétition signée par plusieurs milliers de membres du PEN Club à la Mission chinoise des Nations unies.

Depuis sa création en 1922, le PEN American Center (« Poets, Playwrights, Essayists, Editors, and Novelists ») vise à défendre la liberté d'expression. Afin de promouvoir sa mission, l'organisation a créé en 2004, sous la direction de Salman Rushdie, un festival où se rejoignent près de 200 écrivains et critiques du monde entier au cours de rencontres dans toute la ville de New York. Le succès phénoménal de ce festival - salles comblées des semaines à l'avance, pour un total de plus de 20 000 spectateurs - est à la hauteur des ambitions politiques du PEN. « Curieusement, dit Salman Rushdie, les régimes totalitaires - j'en sais quelque chose - convoitent la popularité, et c'est ce désir paradoxal qui nous permet, à nous, d'exercer une forme de pression. » Porté par le prestige et l'audience de son festival, PEN exige ainsi la libération des trente-neuf prisonniers chinois avant le commencement des Jeux. « Ce qui est particulièrement honteux, dénonce Ian McEwan, c'est aussi que trois de ces écrivains ont été inculpés en raison des systèmes de censure que le serveur Yahoo a mis directement au service du gouvernement chinois. »

C'est donc par une alliance tout à fait étonnante de politique, de littérature et de glamour que le festival World Voices s'est imposé cette année avec une force médiatique sans précédent. Après un gala d'ouverture où sont invités, parmi les improbables dinosaures du Muséum d'histoire naturelle, les plus grands écrivains (cette année, PEN a honoré Toni Morrison, ainsi que l'écrivain chinois emprisonné Yang Tongyan), World Voices semble, cinq jours durant, soumettre New York à son rythme effréné et si étrangement festif.

Le programme ? « Public Lives/Private Lives. » Rencontres sur le Darfour, les guerres africaines, les frontières imaginaires, la nouvelle littérature chinoise ; mais aussi sur le plaisir du texte poétique ou « l'utilité de la littérature dans la vie et par-delà ». Se succèdent sur les estrades Mario Vargas Llosa, Peter Esterhazy, Michael Ondaatje, Jeffrey Eugenides, Umberto Eco, Catherine Millet, ou encore Olivier Rolin parmi une multitude d'autres auteurs. Car la nouvelle directrice du festival, Caro Llewellyn, a accompli un étonnant travail d'orchestration. Ancienne directrice du Festival de Sydney en Australie, érudite et passionnée, elle a sélectionné, avec l'aide d'instituts culturels internationaux, non seulement les écrivains les plus aguerris, mais aussi les plus prometteurs, tels Daniel Kehlmann ou Sasa Stanisic. C'est elle, également, qui a choisi d'accentuer le caractère politique de World Voices en ajoutant à chaque rencontre une chaise vide, en hommage aux écrivains chinois incarcérés. Sur la scène de tous les forums de la ville, donc, une chaise noire. « Cela au nom de Yang Tongyan, condamné à douze ans de prison pour avoir publié des textes sur Internet », explique Rushdie, en ouverture à une soirée de lecture par neuf écrivains, dans leurs langues originales. Le pari de Mme Llewellyn semble ainsi relevé : renouer, au cœur d'une culture américaine en apparence menacée, avec une certaine conception, vitale, de l'engagement littéraire.

Lila Azam Zanganeh